

Éloquence. *L'Art de parler. Anthologie de manuels d'éloquence*, choix et présentation par Philippe-J. Salazar (Klincksieck, 2003, 361 p., 21 €). Il y a eu, dans les années 60, sous l'impulsion de Roland Barthes et de la nouvelle critique, un regain d'intérêt pour la rhétorique, son histoire, ses formes et ses stratégies. Il s'agissait alors, non pas tant de réhabiliter une discipline ancienne, retirée des programmes scolaires en France depuis 1902, que de puiser, dans une pratique du discours extrêmement codée, des règles et des figures susceptibles d'être élevées au rang de matrices génératrices des textes littéraires. La rhétorique était alors conçue comme un modèle théorique et comme une grille d'intelligibilité de la littérature. L'anthologie procurée par Philippe-J. Salazar poursuit une tout autre ambition ; elle vise à redisposer, selon un axe chronologique allant de la fondation de la rhétorique en Grèce jusqu'aux années 1930, les grands moments de l'art de parler ou art oratoire, afin d'en expliciter les raisons politiques, éthiques, anthropologiques et, accessoirement, esthétiques. Le choix des extraits retenus circonscrit un cadre et délimite un domaine d'où est exclue la rhétorique des figures ou rhétorique taxonomique, au profit presque exclusif d'une éloquence définie comme technique d'argumentation et de persuasion. Autrement dit, l'orientation de l'ouvrage, en privilégiant la dimension politique de l'art oratoire, s'attache à éclairer et à historiciser les conflits d'intérêt que l'éloquence a pu susciter ou cristalliser au sein des sociétés où la parole maîtrisée constitue un véritable pouvoir. De fait, dès sa fondation, la rhétorique est soumise à un effort de rationalisation qui n'est autre qu'une manière d'assujettir l'art de parler à l'art de raisonner. Le débat ouvert par Platon dans le *Gorgias* témoigne de cette tendance : il importe de rejeter un discours qui ne serait qu'une technique de persuasion comptable d'une gamme d'effets par essence relatifs et trompeurs, au profit d'une dialectique visant à l'invention d'une vérité absolue par le moyen de raisons logiquement enchaînées. Le problème n'est pas simplement philosophique : il concerne la vie de la cité et les fondements mêmes de l'activité politique. Avec Aristote, la rhétorique acquiert un statut qu'on pourrait dire épistémologique ; elle se soustrait au domaine de la polémique pour s'ordonner en une théorie de l'argumentation déterminée par des règles strictes et des registres fixes. L'Antiquité poursuit sur la voie d'une définition qui reconnaît à l'art oratoire une efficacité d'autant plus accrue qu'elle sera à la fois fondée sur des méthodes ou des recettes éprouvées, et soumise à une échelle de degrés. À chaque sujet, en somme, correspond un style, à chaque registre un ton. Si le sublime est loué, il n'est cependant pas érigé en dogme, tant s'en faut. Ainsi Quintilien, dans son *Institution oratoire*, fait-il l'éloge de la mesure tout en affirmant que l'éloquence « est le plus beau présent que l'homme ait reçu des dieux ; sans elle, tout est muet ». On voit se dégager ainsi une constante, qui va caractériser la réflexion sur la rhétorique à l'âge classique et au XVIII^e siècle, selon laquelle l'art de bien parler illustre un idéal d'équilibre entre l'homme et son discours et entre le discours et les choses. Coïncidence et convenance forment la norme. Mais cet équilibre ne vaut que s'il répond aux exigences d'un esprit vif, perspicace et éclairé. Ce que Bernard Lamy ne manque pas de rappeler dans son *Art de parler* (1688). Dans l'article « Élocution » de *L'Encyclopédie*, D'Alembert ira plus loin, puisqu'il récuse tout recours à un art de parler, considérant que parler et bien parler est d'abord un talent, qui se passe donc de règles et de méthodes : « un orateur vivement et profondément pénétré de son objet n'a pas besoin d'art pour en pénétrer les autres ». Or cette « pénétration » n'est rien que le processus d'évaluation du sujet par l'esprit. D'où découlent les idées, « le fond du style », d'après Buffon. Le XIX^e siècle, qui voit

l'éloquence se subjectiviser et se diversifier en dehors des canons et des manuels ainsi que la question de la rhétorique se déplacer de l'oral à l'écrit, est cependant marqué par quelques ouvrages qui rappellent les bienfaits ou plus simplement l'utilité de la rhétorique pour la formation de l'esprit et la vie politique. On regrettera que cette anthologie ne tienne pas compte de la problématique nouvelle surgie au XIX^e siècle qui, avec le reflux des modèles de l'ancienne rhétorique, réputée inopérante par les « modernes », valorise l'acquisition de l'art de bien écrire (et non plus de parler) par l'imitation des grands auteurs... Omission qui, certes, se justifie par le projet propre à ce choix de textes, qui est en fait de rendre la rhétorique aimable, d'en souligner l'importance et peut-être même la dignité, et de contribuer de la sorte à la réhabiliter aux yeux de l'institution politique et de l'éducation.